

LE JOUR, 1947
6 Juillet 1947

L'ABUS ET LA VERITE

Trois jours de silence et les presses se sont remises en marche.

Trois jours de solitude relative comme au temps où il n'y avait pas de journaux, comme au temps où il fallait des semaines pour qu'une nouvelle franchît une province. Mais la comparaison ne vaut que ce qu'elle vaut, car la radio était là, avec sa voix infatigable, avec sa contribution monotone à l'histoire ou à la légende des hommes.

Ceux qui lisent avec le plus de passion les petites nouvelles, ceux qui enregistrent les petites choses, les petits détails, ont dû le premier matin se trouver déconcertés. Trois jours auront-ils suffi pour les désintoxiquer, pour ôter de leurs habitudes la drogue quotidienne ?

Ce n'est que lorsqu'on ne lit plus à son réveil l'histoire médisante de la veille qu'on prise à sa valeur la paix des retraites profondes.

Les chétifs événements de chaque jour deviennent littéralement des arbres qui cachent la forêt. On ne voit plus rien au delà d'eux ; on ne sait plus rien. Et le présent et l'avenir se perdent dans des faits divers que, fréquemment, un instinct pervers entretient.

Les événements centraux de ce monde s'estompent et s'effacent au profit d'incidents sans grandeur et d'accidents sans lendemain.

Cette, la presse est une force maîtresse, mais elle s'est laissée comparer trop souvent à ces intellectuels déchus qui ont mis leurs dons au service des « outlaws », des ennemis de l'ordre.

Pour que la presse ait sa dignité et son rang, il faut qu'elle appelle sans défaillance, du lecteur, un acte de confiance et de foi. Une des plus belles professions du monde mérite d'être mieux servie.

Qu'on remarque combien à force de s'être habitué au poison le lecteur d'ici, pourtant si crédule, s'est immunisé ; et quel scepticisme et quelle ironie il oppose aux proses les plus formelles, aux imputations les plus retentissantes.

La presse libanaise dans sa lutte légitime contre la suspension administrative, rendrait ridicule cette survivance odieuse de la lettre de cachet si elle se donnait une autre tenue et si elle se respectait un peu plus elle-même. Ayant disposé de la liberté, il lui est arrivé de la soumettre aux dernières violences.

Que trois jours de silence et d'absence, pour protester contre un abus certain aient porté à réfléchir à toute la vérité, qui s'en étonnera ? Et quel est le lecteur attentif qui ne se fera une obligation morale de contribuer par son action personnelle à un redressement ?

La force d'un journal correspond à la force de ceux qui le lisent. Il y a là une équation rigoureuse dont les effets peuvent aller loin. C'est donc aussi au lecteur de s'élever et contre la suspension administrative et contre l'état de la presse elle-même qui suivant qu'elle se montre objective ou partielle, mesurée ou excessive, consciente ou inconsciente, fait la réputation des nations, les sauve ou les perd.